

Bref retour sur la question du corps

Bertrand Ogilvie

Il y a sans aucun doute un sens à revenir sur la question du corps dans la période contemporaine, et la prolifération des publications, colloques, journées d'études, est bien le symptôme d'une nécessaire réévaluation du regard porté sur cette dimension de l'existence humaine, ou en tout cas de la croyance en sa nécessité.

Le corps, et pas seulement le corps humain, fait incontestablement l'objet d'attentions nouvelles et de traitements nouveaux, depuis le monde des salles de sport et de la « physical fitness » jusqu'à celui des abattoirs. Et la spéculation (la philosophie, les disciplines historiques ou lesdites « sciences » « humaines ») s'interroge régulièrement sur leur portée et sur leur légitimité. On peut pointer ces différents moments de focalisation sur le corps : naissance de ces « sciences humaines » justement, éthologie, travaux de Buytendijk et de Uexküll, philosophie de Heidegger, phénoménologie, nouveautés à l'égard de l'histoire, mais non de « l'actualité », celle-ci ne présentant qu'une amplification considérable de phénomènes apparus il y a deux siècles.

D'une part, le corps est entré dans le champ du politique : depuis la fin du XVIII^e siècle sa comptabilité, sa santé, sa productivité, sa fertilité, sont devenus des facteurs pris en compte dans la gestion des populations et dans l'organisation du travail, et de plus en plus jusqu'à aujourd'hui. C'est ce que Foucault avait nommé la « biopolitique ». Le corps est ainsi un des ressorts de la société industrielle. Certes du point de vue psychanalytique, il est toujours déjà pris dans l'Autre, à quelque époque que ce soit. Mais la période moderne donne une ampleur considérable à cette structure, et cette pression extrême exercée sur les corps s'accompagne, quasiment au sens physique du terme, d'une « résistance » (au sens où l'on parle de la résistance des matériaux) : les corps s'individualisent, se matérialisent, s'autonomisent et s'engagent dans des procédures de transformation. Autrement dit, ils tentent de mettre la main sur les codifications qui les situent au registre de l'Autre, et de les arracher à la logique des pouvoirs et des marchés en les contre-codifiant. Mais ce mouvement de contre-codification fait aussitôt à son tour l'objet d'une marchandisation, dont la mode est un exemple bien connu, depuis

Baudelaire notamment, et l'on peut penser à tout ce qui modifie et change ses formes et son aspect et aux innombrables pratiques de prises en charge du corps comme les cours de yoga en ligne qui connaissent une considérable prolifération. Cette marchandisation entraîne une poursuite à l'infini de la résistance dans des formes de plus en plus extrêmes, dont le corps est devenu le lieu : extrêmes de l'exploitation (le « travail à mort », répandu partout, mais dont la Chine, l'Inde se font les champions), extrêmes de l'appropriation ou plutôt de la réappropriation (tatouages, produits stupéfiants de plus en plus dangereux, mortifères, qui font un usage autodestructeur du corps, chirurgie esthétique, changement de sexe, etc.). Dans les deux cas, la mort n'est plus un accident qui arrive au corps, mais une issue structurellement programmée, tant dans l'entreprise de sa réduction à une force anonyme utilisable que dans la recherche d'une résistance individualisante. Comme le dit Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, introduisant momentanément, dans un moment d'égarement, la pulsion de mort comme pulsion unique à laquelle toutes les pulsions de vie se réduiraient, « il reste que l'organisme [vivant] ne veut mourir qu'à sa manière [propre] ». Et peut-être, contrairement à ce qu'il dit ou pense lui-même, n'était-ce pas un moment d'égarement. La question demeure posée.

D'autre part, porté tant par une phraséologie post-kantienne que par les constructions lacaniennes, le corps est devenu l'inconnaissable, la chose en soi, le réel qui fait sans cesse retour, mais qu'on ne peut saisir au-delà de ses ori(peau)x. Il y a là aussi un dualisme des extrêmes. D'un côté, l'Europe a consacré la permanence d'une politique fondée sur l'exclusion des corps qui passent pour symboliser le refoulé du corps lui-même (depuis le colonialisme jusqu'aux génocides), et la civilisation ne peut se retrouver elle-même qu'en massacrant ou en vouant à la mort les corps qui représentent la pure condition de la corporéité humaine, ces corps vus comme n'étant que des corps, liés au travail, à la procréation, à l'origine indicible de la reproduction, à la faim, à l'argent, au sang, à l'ordure, aux déchets : les juifs, les tziganes, les migrants, les homosexuels, les communistes, les femmes, les enfants... D'un autre côté, la fête dionysiaque, qui rassemble des foules dans lesquelles les corps se fondent dans une danse, une ivresse, une transe, fait du corps le vecteur, le lieu de passage vers un au-delà de tous les codes qui permet de retrouver une force, une vitalité pure, une énergie qui côtoie la mort comme l'épreuve permanente par où elle se réaffirme, et le corps avec elle. La danse pure et débarrassée (du moins le croit-elle) de toutes règles, est devenue expression absolue d'une identité qui ne peut se dire autrement que sous l'égalité tautologique je = je, moi = moi, mais qui peut se danser. L'identité passe par la couleur de la peau, l'accent de la voix, la forme du corps, des cheveux, des gestes, la morphologie réappropriée, par exemple par tout le courant LGBT.

Face à ces profonds déplacements qui touchent aux nouvelles formes d'identité « situées » et recherchées du côté du corps inatteignable et tuable à la fois, et non plus du côté des constructions du droit et de la culture, il est difficile mais important de repérer par où passe aujourd'hui la construction des corps, compte tenu du fait que la vieille migration de la nature à la culture a donné tous ses fruits (peut-être en partie empoisonnés) et a fait, sous sa forme traditionnelle, son temps. Cette construction n'est plus celle, linéaire et progressive, sinon progressiste, d'une éducation, mais celle d'une effusion à la vie/à la mort dont les enjeux sont explosifs et imprévisibles.

On peut en relever l'indice dans la haine contemporaine des enfants qui atteint peu à peu des sommets. Haine qui se présente évidemment toujours sous la forme d'une ambivalence indémêlable de haine et d'adoration. Des enfants qui sont plus « corps » que les adultes, parce qu'ils ne sont au moment de leur surgissement que des corps nus et sans défense aucune, absolument vulnérables et donc au plus vite à recouvrir de carapaces de protection contre leur géniteurs eux-mêmes ; ils sont alors plus déguisés qu'habillés, enveloppés de costumes et entourés de l'appareillage, souvent comique, que l'état de la culture leur octroie pour les désigner comme intouchables : multiples enveloppes protectrices qui vont du babygros intégral aux poussettes à géométrie variable tout droit sorties d'un film de *Transformers*.

Dans cet aujourd'hui de l'humanité où l'enfance a été assignée à un contrôle de ses multiples virtualités imprévisibles de manière à ce qu'il n'y ait plus de risque qu'il en surgisse du nouveau, hormis de nouvelles formes d'asservissements et de sources de profit qu'on peut sans cesse en tirer, comment qualifier la vie des « enfants » ? Alors qu'elle n'est pas uniforme, mais profondément et délibérément hétérogène.

Il y a deux enfances, deux humanités, ou plutôt deux pôles extrêmes entre lesquels de multiples formes de compromis prolifèrent. D'un côté, le « côté de chez nous », de la civilisation, une vie étrange et singulière, récente dans l'histoire de l'humanité mais désormais admise par tous, et même glorifiée par des parents aveugles et des familles décérébrées comme un glorieux destin ! La vie scolaire ! Un enfermement systématique, souhaité, revendiqué, vécu comme la mise à l'abri d'un trésor inestimable, dont les bienfaits sont rendus plus visibles encore, grâce au spectacle de « l'autre côté », celui de la misère, le spectacle tragique, cruel, désespérant et mis en scène comme tel, des innombrables enfants qui n'en bénéficient pas et qui meurent à la tâche, comme des esclaves antiques, d'épuisement, de maladie, de dénutrition, de violences physiques et psychiques, de coups, de travail et d'abus et d'exploitation sexuelle. D'un côté le peuple des corps esclaves, privés de tous les bienfaits de la civilisation, de l'autre le peuple des âmes esclaves amputées de toutes les virtualités de la vie, de ces formes de vie

toujours à inventer et qu'elles ne connaîtront jamais. Au lieu d'une vie scolaire réussie, joyeuse et gratifiante, permettant les espoirs les plus honorables, selon nos valeurs, s'instaurent une imperceptible succession de brimades, d'humiliations, d'abêtissements, depuis l'École maternelle jusqu'à l'Université, une lente érosion et une amputation irréversible des facultés d'invention, de création, de réaction et de déploiement d'un réel toujours nouveau ; cela sous couvert de cette merveilleuse formation de compétences enfin monnayables sur le marché du travail qui produiront ces êtres plats, conformistes et ennuyeux, propres à répéter les articles de grands journaux et à soutenir activement ou passivement tous les projets administratifs et bureaucratiques qui supposent des renoncements et conduisent aux situations de dénis d'égalité et de liberté qui se multiplient et se multiplieront de manière exponentielles : le système scolaire comme éradication de la corporéité des corps.

L'École est pourtant incontestablement et matériellement un lieu où entrent et cohabitent longuement des corps, des corps sexués pris dans des dynamiques sexuelles. En France en tout cas, c'est la grande gare de triage des corps en transit entre l'*infans* et l'entrée dans le monde des parlêtres !

Il est naïf, hypocrite, surprenant (en fait non, c'est une résistance et un déni), vain en tout cas de ne pas en tenir compte. Qui dit sexuel dit transfert, et qui dit transfert dit amour (Lacan : « le transfert c'est l'amour »). Or l'École est un temple de l'Amour ! Amour du savoir, amour de l'autre, amour de soi, construction d'une identité, fabrique du narcissisme, école de l'ambition, tombeau des illusions perdues, premiers amours, premières ruptures, avec les autres et avec la culture, avec les corps et avec les lettres. Le désir de savoir articule l'énigme de la naissance et du sexe, de « l'origine du monde » et de celle du sens : sens de ce texte, ce livre, ces signes, ces lignes, ce corpus ou ce corps de connaissances liées en systèmes proliférants, que l'enfant, l'étudiant ont sous les yeux et qui est d'abord « autre », comme un étranger qu'on rencontre, avant d'être reconnu pour ce qu'il est et de devenir familier. L'élève n'y accède qu'au prix d'un renoncement et d'un échange, d'une sorte de deal : découverte d'une logique autre, multiple, ouverte sur un monde complexe et infini, payée du renoncement à son imaginaire spéculaire, à la zone de confort délimitée par le corps de la mère. Mais la maîtrise de ce corpus devient le pré-texte, l'alibi et l'instrument de la détermination de sa « valeur », de son « évaluation » personnelle, au lieu de devenir matière à expérience pour son corps engagé dans la confrontation avec des mondes nouveaux.

Si l'échange n'en vaut pas la chandelle, si l'institution est incapable de lui en faire saisir, voir, éprouver le gain en termes de corps collectif, de puissance accrue, démultipliée, symbolique et culturelle, ni la transmission, ni l'instruction n'auront lieu, et l'enfant restera

accroché au corps domestique, enfermé dans l'idiosyncrasie de ses rituels privés, aux limites du mutisme et voué au corps à corps. À quoi bon apprendre à lire si ce n'est pour lire qu'un texte qui me disqualifie en ne m'accordant aucun statut, qui m'exclut au lieu de me grandir et de me donner accès aux mondes ?

L'École, un lieu de transmission ? Peut-être, « en principe » et en partie, avec les limites et les avatars historiques et politiques analysée dans *La légende dorée de l'École émancipée* (éditions Le Retrait, 2022). Mais surtout, avant tout, lieu de transfert où se joue le destin des corps. Lieu de violence, de déchirements, de ruptures des liens qui ne débouchent pas toujours et pas forcément sur une reconstruction, et presque jamais sur la construction d'un sujet autonome qui ne soit pas la marionnette et le perroquet d'une culture de la servitude et de l'employabilité, et donc de sujets qui ne soient pas des agents consentants de l'organisation de la domination.